

MILICA MILANOVIC

SUR LE BÉTON  
LE MIEL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-320-1

Dépôt légal : septembre 2022

*À Svetlana, ma fille.*



« Celui qui passe à côté de la plus belle histoire de sa vie n'aura que l'âge de ses regrets et tous les soupirs du monde ne sauraient bercer son âme... »

Yasmina KHADRA, *Ce que le jour doit à la nuit*



## 7 février 2015

Le parc de la Légion d'honneur tente de retenir, dans son étreinte glacée les derniers rayons de soleil. Les couleurs ayant dominé tout au long de la journée, s'estompent peu à peu, la palette se fait pastel. Le ciel bleu se teinte d'une multitude de couleurs violacées et il semble que les balançoires rouges ont fini par l'atteindre, et que leur rencontre donne naissance à toutes ces nuances rosées. Les visiteurs venus en famille commencent à désertier le parc, ne lui laissant que des joggeurs solitaires. En les observant, on pourrait croire que la vie n'est qu'un ensemble d'esprits paisibles, de corps détendus. Main dans la main, bras autour de la taille, tête sur épaule, visage dans le cou. Une bulle illusoire. Si seulement en dehors, ne régnait pas le chaos. Si seulement.

Je suis assise sur le même banc depuis plus d'une heure. Peut-être deux. Peut-être plus. J'y déroule le négatif de ma vie. Des scènes passées et présentes se mêlent sur ce film qui se développe sous mes yeux. Ce jour marque le début d'une nouvelle vie pour moi. La petite fille qui, ici, portait ses nouvelles Nike, alors que le monde apprenait que ses mêmes Nike achetées au prix le plus élevé, étaient fabriquées par des petits Pakistanais de son âge, payés au prix le plus bas, pensait que le bonheur était à ses pieds. La jeune femme que je suis aujourd'hui, elle, tient au creux de sa main une paire de minuscules Nike, de la taille d'un porte-clé, qu'elle vient de lui acheter.

J'avais eu ce que je voulais. J'avais un peu de chair et de sang de Damian en moi. À nouveau. Je ne peux plus attendre, je dois l'annoncer au futur papa. Cette fois, je ne le lui cacherais pas. Je sais pertinemment que je ne devrais pas l'appeler le week-end, mais c'est plus fort que moi.

Au premier appel, il ne décroche pas. Je rappelle. Il ne répond toujours pas. Ni sur son téléphone principal. Mais je rappelle encore. Encore une fois. Encore une dernière fois. Une dernière encore et... Je lui envoie une photo des minuscules chaussons. Il comprendra.

Je me remémore un été qui était resté gravé dans la mémoire collective pour l'événement qu'il avait accueilli. La finale de la coupe du monde de cette année-là, avait marqué les esprits de tout le pays, et plus particulièrement des habitants de cette ville. C'était le plus bel été, le plus festif et le plus convivial d'entre tous. Il avait soudé les Dionysiens comme jamais, le temps des derniers matchs menant à l'ultime consécration. Le stade de France surplombait la ville et la faisait rayonner, décoller et planer. Des Brésiliennes arpentaient les rues bétonnées, dévêtues, sous les sifflements enjoués. Les quartiers étaient aussi exaltés que les supporters. « Et un, et un et trois – zéro ! », criaient tous. Ils acclamaient Zizou, comme un roi. Le leur. À l'annonce de la victoire, tout le monde peuplait les rues et s'em brassait pour se féliciter. Le drapeau français était dessiné sur les visages black-blancs-beurres de l'époque, qui renvoyaient l'image d'une France unie, un visage que nous n'avons plus jamais eu l'occasion de revoir.

C'était une parenthèse dans la misère des années 90, et les délires nationalistes et extrémistes des années 2000. C'était le temps des boys bands et des girls bands. Celui des soaps télé. On jouait mal la comédie, on chantait encore plus mal, mais qu'est-ce qu'on s'amusait. Les foules hystériques étaient sur tous les fronts, des posters de leurs idoles agitées comme des drapeaux. Dorothée divertissait les enfants, les faisait rêver d'un monde candide auquel ils n'étaient pas dupes, et ils faisaient comme si. Hélène divertissait elle, les ados chevelus, tandis que les pop stars les faisaient fantasmer, avec si peu. On voulait croire à un avenir meilleur, malgré les annonces apocalyptiques de la fin du millénaire, on le voulait, alors on regardait. Ce fut l'année où les thermomètres s'affolèrent tellement, atteignant des sommets jamais atteints, que le réchauffement climatique entra dans toutes les bouches pour ne plus les quitter depuis. L'année la plus chaude de tous les temps, sur une planète bouillante et prête à implorer de désirs et d'attentes. Comme nos cœurs. De désirs inassouvis. D'attentes non réalisables.



Je me revois cet être-là, dans ce même parc, je revois la toile d'araignée géante, les balançoires, et les trois toboggans de taille différente, ensevelis d'enfants surexcités qui grimpaient, descendaient, glissaient, sautaient, sur ces énormes constructions. Énormes pour mes yeux d'enfants. De simples toboggans maintenant, pour mes yeux d'adulte. Je m'y revois, en train de contempler tous ces enfants joyeux, excités par les jeux mis à notre disposition, presque autant que par les jeux qu'ils inventaient, réinventaient, et auxquels ils donnaient vie par cette journée caniculaire. Je me rappelle de bouclettes cuivrées d'un garçon me cédant sa place sur le toboggan : « Vas-y passe », « Non c'est ton tour », « Toi passe d'abord ». Cette descente à deux. Mon premier émoi. Et l'atterrissage brutal, ses boucles qui se perdaient parmi les autres enfants. J'aurais plus que tout aimé être une des leurs. Aussi insouciant qu'enthousiaste, aussi radieuse que guillerette. Sans me préoccuper de demain, des épreuves à traverser. Une enfant. Ce que je n'avais jamais été. J'étais spectatrice de leur gaieté. Précoce. Mature. Des mots qui n'allaient pas avec l'enfance. Ni avec le bonheur.

Finalement, rien n'avait changé. Je n'avais pas changé. Je suis encore là à contempler le bonheur des autres. Auparavant, j'observais les enfants dont je ne faisais pas partie. Maintenant j'observe des enfants qui ne sont pas les miens. Le temps a beau passer, la petite fille que j'ai été, celle qui avait grandi trop rapidement, celle qui ne croyait en rien, côtoie la jeune femme désabusée qui y a cru pendant un bref laps de temps, qui a connu l'amour pendant un vol sur un faucon.

Je quitte ce bref havre de paix, dévorée de nostalgie. Sans même un dernier regard au parc où chaque chose se sépare douloureusement de son ombre, dans un tango d'ombre et de lumière. J'ai la désagréable sensation que les images imprégnées dans mon esprit par mes souvenirs, s'évaporent au fur et à mesure que je poursuis ma route. J'essaie pourtant de les retenir, mais tout ce décor familier s'estompe comme une aquarelle pas tout à fait sèche, après avoir reçu quelques minimes gouttes d'eau.

Bien après mon départ, dans l'air flottent toujours des questions en suspens, vestiges des conversations de la journée passée, des pensées et des idées tuées qui ne s'achèvent pas réellement, avec deux mots suivis de trois points de suspension :

et si... Avec des si, on referait le monde, répètent les adultes aux enfants trop curieux. Mais les enfants emmurés en eux, eux, espèrent encore que ces trois points de suspension ne sont que des pointillés à relier. Des stations indiquant le trajet à suivre. Jusqu'au terminus.

Installée sur les sièges en cuir de mon Uber, je laisse mon regard flâner sur les rues que je pourrais arpenter les yeux fermés. J'évite ainsi de croiser le regard insistant du chauffeur dans le rétroviseur.

Au feu rouge, une femme est au téléphone et tente de reconforter son interlocuteur : « Tu sais, le temps est un antiseptique, ça passera... » Cette phrase me fait d'abord sourire, avant de me laisser pensive. L'est-il vraiment ? Un antiseptique. Il empêche peut-être la prolifération des bactéries, mais les soigne-t-il ? Mes blessures sont encore des plaies béantes hurlant leur souffrance. Le temps étouffe seulement les cris.

— Vous travaillez dans quoi, si c'est pas trop indiscret ?

Mon interlude fut de courte durée, le chauffeur tente d'engager la conversation.

— La réponse est dans votre question.

Il me sourit dans le rétroviseur de toutes ses dents longues et blanches, carnassières.

— Face à une femme aussi splendide, c'est dur de se montrer discret.

Je souris en retour au rétroviseur. Mais il semble prendre chacune de mes réponses, agrémentées d'un sourire, pour une preuve de connivence.

— Vous êtes le genre de femme à ne laisser aucun homme indifférent, dans le bon comme dans le mauvais sens du terme.

L'analyse uberistique concurrence désormais tous les tarifs de psychothérapie. À nouveau ce sourire qui doit briller dans la nuit. Je ne relève pas immédiatement, mais j'ai la réponse qu'il faut. Je réfrène ses envies innocemment, de telle sorte qu'il se rende compte de lui-même de l'absurdité de sa tentative. Je reporte mon regard au-delà de la vitre teintée aussi protectrice que voyeuriste. Les panneaux publicitaires affichent un luxe clinquant. Des corps nus, tendus, luisants, des muscles saillants, des positions explicites, des cuisses ouvertes, telles des offrandes, sacrifiées sur un autel, mises à disposition pour les Dieux tout

puissants qui n'ont plus qu'à les cueillir. Des femmes-objets, des hommes dominants.

« Bonne soirée, mademoiselle » s'échappe dans une tentative vaine avant de s'échouer sur le trottoir. Je plonge dans mon portable, objet contraphobique par excellence. Je vois alors apparaître sur l'écran deux appels manqués et les yeux rieurs de Yasmine. Réitérer l'appel ne lui ressemble pas, elle estime qu'un appel suffit pour que la personne la recontacte quand elle sera disponible. Je la rappelle instantanément, prête à la rassurer quant à notre conversation de cet après-midi. Elle avait raison, j'ai bien acheté un test, que je ferai en rentrant. Mais Yasmine a une toute petite voix, elle semble tétanisée. Ma réalité se désintègre un peu plus à chaque hésitation, à chaque silence ému. Je l'imagine triturer sa bague de fiançailles en cherchant ses mots. J'imagine l'or blanc et l'or jaune emmêlés dans une union indestructible, glisser sur son doigt fin, tandis qu'elle pense à ce qu'elle s'apprête à détruire en moi.

— C'est Damian. Il..., commence-t-elle avant de se rétracter.

Je suis littéralement clouée sur place. J'ignore de quelle manière je parviens à formuler la question qui sonne dans mon esprit, et à laquelle elle me répond qu'il est arrivé quelque chose de très grave. Et le très grave n'est pas le pire. Il y a toujours pire que pire. J'apprends, et ce, à mes propres dépens, qu'une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule. Elle aime se faire accompagner, pour mieux festoyer. Les minutes s'écoulent, pour les autres, non pas pour moi. Pour moi, le temps s'est stoppé net dans mon expression d'horreur. Je ne pense qu'à une seule chose.

La mort. Plus de lendemain. À la place de l'aurore, une nuit noire, infinie. Un sommeil dépourvu de réveil. Un sommeil profond, où les rêves n'atteignent pas ses profondeurs. Un sommeil au fond d'un abîme. Aucune remontée possible. Aucun prolongement. La fin. D'un être. De ses pensées. De ses sentiments. De ses émotions. De ses envies. De ses peines. De ses souffrances. De ses projets. Du futur qu'il construisait. Du futur qu'il espérait. La fin de tout ce qu'il aurait pu être. Et de tout ce qui aurait pu en naître. Un cadavre. L'être avec toute sa complexité, sa richesse, son fonctionnement, son quotidien, n'est plus que cela, un cadavre pourrissant. Que se passe-t-il quand le

cœur fait sa révérence ? Le rideau tombe et ? Le trou noir nous engloutit, ce grand rien, cette anesthésie générale et définitive qui éteint tout.

Toutes ces choses jamais dites, qui resteront à jamais tues. Tous ces remords pour ce qui avait été mal fait, et tous ces regrets pour ce qui n'avait pas été fait. Ce qui ne sera jamais fait. Et la famille qui doit rester digne dans l'indignation. Face à cette souffrance qui fouette jusqu'au sang. Jusqu'à la moelle. C'est trop. Beaucoup trop. Trop triste. Trop tôt. Trop injuste. Trop, trop, trop. Comment peut-on espérer trouver une consolation à l'injuste ? L'injuste ne se console pas, il s'endure.

Mon monde se fait tout petit, un morceau de terre coincé dans une chaussure, qui continue à l'écraser, insensible. Jusqu'à sa dissolution totale. Et je pleure. Pour la première fois de ma vie. Je pleure nos destins brisés. Je sanglote, comme un enfant. Il m'est impossible de m'arrêter, de reprendre le contrôle de moi-même. De cette façade si trompeuse. Tout le monde me regarde et je pleure. Encore. Mais mes pleurs ne parviennent pas à éteindre la honte qui me consume.

J'ai soudain besoin de me prouver que je ne m'étais pas trompée. Que je n'étais pas folle. Que toute cette histoire ne m'avait pas rendue folle. Je place le test sous le jet chaud en bas de mon ventre encore plat. Une main dessus, je patiente trois minutes. Aménorrhée. Appétit. Fatigue inexplicquée. Nausées matinales. Des envies inexplicquées. Émotivité exacerbée. Et au-delà de tous ces indices, je le sens. Je sens la vie qui pousse, au fond de moi. Je ne peux pas l'expliquer, mais je le sais. Un point c'est tout. Et mon intuition ne m'avait jamais trompée.

Une minute... Deux minutes... Trois minutes. Je me prends un grand courant de tristesse, qui me traverse de part et d'autre. L'électrochoc dont j'avais besoin. Mon cœur s'est échappé de ma poitrine pour migrer dans ma gorge. Il m'étrangle, il cherche à arracher toutes mes artères, à quitter mon corps et le noyer dans son propre sang. Le résultat s'affichait bien avant l'écoulement des trois minutes : un trait.

Un seul trait. À tirer. Plus aucun point de suspension à relier. C'est le seul terminus.

## Aujourd'hui

« Ce train est en direction de Roissy Charles de Gaulle, je répète terminus de ce train : aéroport Roissy... ». Je sursaute. Mes pensées éclatent les unes après les autres comme du popcorn, et se coincent dans ma gorge. Des « et si » impossibles à recracher. Ils sont revenus comme ça, sans prévenir, saler ce que j'ai mis des années à sucrer. Pour contrer mon moment de laisser-aller, donc de faiblesse, je me redresse de toute ma hauteur hautaine, me rhabille de ma prestance fière, met un voile sur mes émotions, et remet en place ma traîne d'autosuffisance qui me couvre des autres.

Je fixe ensuite mon regard dans le vide, mais avec un air concentré, toujours concentré. Le regard baladeur rime avec emmerdeurs. Par la fenêtre, les images défilent – du noir, des tags, du noir, mon reflet cerné, du noir – mais aucune ne se fixe dans mon esprit. Mes yeux grands ouverts sont aveuglés par mon brouillard de tristesse.

Les rugissements graves, tout comme les hurlements perçants du RER s'arrêtent soudain. Ces plaintes sur les rails m'ont toujours fait penser à ceux des harpies voleuses d'âmes, qui les emportent entre leurs griffes le long des souterrains de la mort. L'arrêt pour cause de régulation perdure. Plongés dans le noir, notre patience est mise à rude épreuve. Il devient difficile de nous distinguer des rats grouillant le long des tunnels. Eux aussi vont retrouver leur trou, bientôt. C'est dans ce silence que je prends conscience du mal de crâne lancinant qui me poursuit.

Et mon expérience de mort imminente reprend lorsque le RER redémarre. À la place de la lumière salvatrice au bout du tunnel, le quai de la station suivante est bondé de mines déterrées. Je les accueille avec une grimace d'oppression, appuyée contre un siège, le même que mon voisin s'obstine à garder

baissé sous son derrière, en dépit de la foule qui s'agglutine au peu d'espace respirable mis à notre disposition. Les cadres avec leur sacoche, les ouvriers en tenue malpropre, les mères nourricières avec un derrière aussi énorme que leur poussette, les musiciens qui mendient plus qu'ils ne jouent, tous sont collés les uns aux autres, à mille lieues d'être proches les uns des autres. L'ironie des transports en commun. Il ne manque plus que les touristes avec leurs gros sacs à dos et leurs valises, et les petits Roms qui piquent dans leurs poches. Sauf que Paris, ce n'est déjà plus ici. Le RER B s'engage déjà dans un autre monde.

J'aime Paris la nuit, quand la ville se transforme en or, et que tout semble possible, des étoiles dans les yeux. J'aime Paris vu d'en haut, cette carte postale animée, parsemée de monuments éternels. J'aime Paris tôt le matin quand les brasseries se réveillent, quand on peut flâner dans ses rues désertes, parmi les chaises renversées sur les tables, une baguette à la main. J'aime ses merveilles derrière les vitrines. Mais je n'aime plus Paris vu d'en bas. Paris est adepte des grands écarts, je ne parviens plus à suivre. Paris me perd parfois, mais je ne m'y perdrai jamais. Paris c'est chez moi, et même si j'ai un besoin vital de m'en éloigner, j'y reviens toujours.

Une excursion en Seine-Saint-Denis regroupe à elle seule toutes les expéditions exotiques possibles et imaginables. C'est un tour du monde complet, en une petite demi-heure. Or ce tour n'en met pas plein les yeux, il n'émerveille personne, il ne fait que nous retourner les entrailles. En passant le pont imaginaire, j'ai franchi la frontière d'un autre monde, un monde à part. Qui ne ressemble à rien mais rappelle les quatre coins du monde, déposés au hasard sur une carte composée de blocs, de pavés, et de rails. Leurs rejets sont cramponnés aux barres métalliques et froides, qu'ils réchauffent de leurs mains desséchées, ils ne se regardent pas, mais leurs misères se reconnaissent.

Je me maudis d'être là, à ce maudit moment, à cette maudite heure de pointe, dans ce lieu maudit. J'espère simplement échapper aux frotteurs des transports en commun pour qui l'heure de pointe est le point G de leur journée. Pour l'instant, je suis de plus en plus comprimée entre les fesses proéminentes d'une mamma qui tchipe sans arrêt, le siège relevé sur lequel je suis toujours adossée, et l'aisselle puante d'un individu au visage caché. Quelqu'un mange, les bruits de mastication

jouent avec mes nerfs. Un Pakistanais me fixe et je me demande comment il fait pour tenir si longtemps sans cligner des yeux. Une femme en hijab tousse, les regards se font inquiets, COVID clignote toujours au-dessus des têtes. Quelques années plus tôt, ces mêmes regards auraient craint qu'elle n'explode devant eux en criant : « Allahou Akbar ! » La paranoïa urbaine surfe sur le flot des informations en continu.

Mon regard se pose alors sur les mains d'un jeune ouvrier du bâtiment, abîmées d'enduit et de peinture. Son jeune visage ne tardera pas à l'être aussi. Il se tient fatigué, une bière à la main. De bon matin. Un compatriote de l'Est. Finalement, je vais devoir faire avec la pitié. Tandis que j'observe les passants, je me demande ce qui les fait avancer, ce qui les fait tenir et ce vers quoi ils se dirigent. J'ai le sentiment de ne pas faire partie de leur monde, d'être en dehors de ce bocal dans lequel ils tournent en rond comme des poissons rouges. Leur journée est réglée comme une pendule, tout est déjà organisé, chronométré, jusqu'à leur vie privée. Pour moi, tout va à vau-l'eau.

Mes amis des beaux quartiers diraient certainement de ma jolie carte postale qu'il s'agit d'une description réductrice, frôlant le racisme. Eux qui ne côtoient pas tous ces gens accrochés aux barres d'appui comme à des béquilles. Cette foule qui ne semble jamais partir en vacances. Lorsqu'ils sont par un hasard monstre, confrontés à eux, ils leur présentent les mêmes visages des visiteurs d'un zoo. C'est bien facile de se dire proche d'un lion en cage, à l'abri derrière la vitre. C'est facile de vanter sa beauté et sa noblesse, puisqu'il ne pourra jamais franchir la limite de leur monde. Sa puissance, sa rage, son envie de les dévorer, de montrer qui est le roi, est emprisonnée dans ce rôle de bouffon. Leurs beaux discours sur la tolérance ne font que vernir la crasse de leur hypocrisie. Les beaux discours sont les plus mensongers. La vérité elle, est moche.

Là où j'ai grandi, on appelle un chat un chat, un noir un renou, un blanc, un babetou. Personne ne s'offusque de la réalité. Je n'ai jamais compris l'intérêt de dire « black » au lieu de noir, comme si l'anglicisme était censé nuancer la différence de couleur. Qu'est-ce que les appellations politiquement correctes telles que « personne âgée » et « gens du voyage » changent ?